

www.e-rara.ch

Vie de Napoléon Buonaparte, empereur des français

Scott, Walter

Paris, MDCCCXXVII [1827]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6992

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-28437>

Chapitre XVII.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

SOMMAIRE DU MANUSCRIT XVII.

CHAPITRE XVII.

SOMMAIRE DU CHAPITRE XVII.

L'armée de Wellington couvre Bruxelles; — celle de Blücher concentrée sur la Sambre et la Meuse. — Napoléon passe en revue sa grande armée le 14 juin. — Il avance sur Charleroi. — Son plan pour séparer les armées des deux généraux est sans succès. — Entrevue de Wellington et de Blücher à Brie. — L'armée anglaise concentrée à Quatre-Bras. — Plan d'attaque de Napoléon. — Bataille de Ligny et défaite de Blücher le 16 juin. — Affaire de Quatre-Bras le même jour. — Les Anglais restent en possession du champ de bataille. — Blücher évite la poursuite des Français. — Napoléon rejoint Ney. — Retraite des Anglais sur Waterloo, où le duc de Wellington se décide à faire une halte. — Description de ce lieu célèbre.

CHAPITRE XVII.

LA triple ligne de forteresses imposantes possédées par les Français sur les frontières de la Belgique était pour Napoléon comme un rideau, derrière lequel il pouvait faire stationner ses levées et réunir ses forces à volonté, sans que les alliés ou leurs généraux eussent aucune possibilité d'observer ses mouvemens ou de se préparer à l'attaque que de tels mouvemens indiquaient. De l'autre côté, la frontière de la Belgique était ouverte à ses observations, et il connaissait parfaitement la disposition générale des forces alliées.

Si les Français avaient été prêts pour leur attaque méditée sur la Flandre, au mois de mai, ils n'auraient trouvé aucune armée formidable pour s'opposer à eux. A cette époque, les troupes du général prus-

sien Kleist et du prince héréditaire d'Orange n'excédaient pas en tout cinquante mille hommes. Mais le retour de Napoléon, qui ramenait de nouveau la guerre, était un événement aussi inattendu en France que dans la Flandre, et les Français n'étaient pas plus préparés pour l'attaque que les alliés pour la défense. Ainsi, tandis que Napoléon s'occupait, par les moyens que nous avons mentionnés, à rassembler une armée suffisante, le duc de Wellington, qui arrivait de Vienne à Bruxelles, au commencement d'avril, eut le loisir d'approvisionner les places fortes d'Ostende, d'Anvers, de Nieuport, que les Français n'avaient pas démantelées, d'y mettre des garnisons, et de fortifier Ypres, Tournay, Mons et Ath. Il eut aussi le temps de recevoir des renforts d'Angleterre, et de rassembler les contingens allemand, hollandais et belge.

L'armée du duc de Wellington pouvait comprendre environ trente mille hommes de troupes anglaises. Ce n'était pas cependant ces vétérans qui avaient servi sous lui pendant la guerre de la Péninsule, et dont la fleur avait été moissonnée dans l'expé-

dition d'Amérique. La plus grande partie était des seconds bataillons, ou des régimens qui avaient été renouvelés récemment par de jeunes recrues. Les troupes étrangères se composaient de quinze mille Hanovriens, avec la célèbre légion allemande, forte de huit mille hommes, qui s'était si souvent distinguée en Espagne; cinq mille du duché de Brunswick, sous le commandement de leur vaillant prince, et environ dix-sept mille de la Belgique, de la Hollande et du comté de Nassau, commandés par le prince d'Orange.

Une grande et juste confiance était placée dans les Allemands, mais on appréhendait l'inconstance des troupes belges. Des mécontentemens s'étaient manifestés parmi elles; elles s'étaient même portées à une mutinerie ouverte, et on n'avait pu les soumettre sans effusion de sang. La plupart de ces soldats belges avaient servi dans les rangs des Français, et on craignait que quelques-uns d'entre eux n'eussent conservé des souvenirs d'affection et des correspondances dangereuses pour la cause générale. Buonaparte avait la même croyance: il avait avec lui plusieurs officiers belges,

30
15
8
5
17 B
95

espérant qu'il y aurait un mouvement en sa faveur dès qu'il entrerait dans les Pays-Bas. Mais les Flamands sont un peuple sensé. Quelques inquiétudes que l'on eût pu jeter parmi eux pour leur religion et leurs privilèges sous le règne d'un protestant et d'un souverain hollandais, elles s'étaient bientôt dissipées devant celles du retour de la tyrannie impériale. Quelques-unes de ces troupes se distinguèrent par leur valeur, et la plupart soutinrent l'ancien caractère des soldats wallons. Le corps hollandais était en général animé d'un vif attachement pour le prince d'Orange et la cause de l'indépendance.

L'armée prussienne avait été portée au complet de l'état de guerre dans un espace de temps très-court, depuis que le retour de Buonaparte avait été rendu public. On en est moins surpris quand on considère combien les ressources d'un état dépendent du zèle de ses habitans. Leur haine pour la France, fondée en partie sur le souvenir de leurs anciennes injures, en partie sur celui de succès récents, était nourrie à la fois par les sentimens du triomphe et ceux de la vengeance. Ils marchaient à cette

guerre, comme à une croisade nationale contre un ennemi invétéré qu'ils avaient vu à leurs pieds et traité avec une clémence irréfléchie. Blücher était cependant privé d'une partie considérable de son armée par le mécontentement des troupes saxonnes. Une sédition s'était manifestée parmi elles, quand le congrès avait annoncé son intention de transférer à la Prusse une partie du territoire de la Saxe; par suite de cette sédition, le sang avait été répandu; on jugea prudent de laisser les troupes saxonnes en garnison dans les fortesses allemandes.

Le prince Blücher arriva à Liège avec l'armée prussienne, qui fut concentrée sur les rivières de Sambre et Meuse, en occupant Charleroi, Namur, Givet et Liège. Le duc de Wellington couvrit Bruxelles, où il avait fixé son quartier-général, communiquant par sa gauche avec la droite des Prussiens. On croyait généralement que la marche de Napoléon se dirigerait sur Namur; il eût trouvé probablement moins d'opposition dans cette ville démantelée.

Le premier corps du duc de Wellington, sous la conduite du prince d'Orange, com-

posé de deux divisions d'Anglais, deux d'Hanovriens et deux de Belges, occupa Enghien, Braine-le-Comte et Nivelles; il servait de réserve à la division prussienne, sous le commandement de Ziethen, qui était à Charleroi. Le deuxième corps, commandé par lord Hill, comprenait deux divisions anglaises, deux hanovriennes et une belge. Il était cantonné à Halle, à Oudenarde et à Grammont. La réserve, sous les ordres de Picton, qui, à la demande spéciale de lord Wellington, avait accepté le commandement en second, comprenait les deux dernières divisions anglaises, avec trois hanovriennes, et était stationnée à Bruxelles et à Gand. La cavalerie occupait Grammont et Niève.

L'armée anglo-belge était ainsi disposée, afin que les différentes divisions pussent se concerter entre elles et avec les Prussiens, à la première nouvelle de l'entrée en campagne de l'ennemi. En même temps il était nécessaire, jusqu'à un certain point, que les divers corps fussent détachés afin d'être entretenus plus facilement (surtout la cavalerie), et aussi parce que l'impossibilité de prévoir sur quelle direction se porterait

L'attaque de l'empereur des Français exigeait le maintien d'une ligne de défense assez étendue pour le recevoir sur un point donné. C'est là un inconvénient attaché à une position défensive, dans laquelle, si l'on concentrait toutes ses forces sur un seul point de la ligne qui doit être défendue, l'ennemi choisirait naturellement, pour faire son attaque, quelqu'un des autres points, qu'une telle concentration laisserait à découvert.

Cependant Napoléon s'avancait sur Ver vins, le 12 juin, avec sa garde, qui était venue de Paris. Les autres divisions de sa grande armée avaient été réunies sur la frontière, et le total, consistant en cinq divisions d'infanterie et quatre de cavalerie, fut concentré à Beaumont, le 14 du même mois, avec un secret et une activité qui signalaient le génie ordinaire de son commandant. Napoléon en personne passa les troupes en revue, leur rappela que ce jour était l'anniversaire des grandes victoires de Marengo et de Friedland, et les engagea à se souvenir que les ennemis qu'ils avaient défaits alors étaient les mêmes qu'ils allaient avoir à combattre. « Eux et nous, de-

manda-t-il, ne sommes-nous plus les mêmes hommes?» Cette adresse produisit le plus grand effet sur l'esprit des soldats français, toujours sensibles à la gloire nationale et militaire.

Le 15 juin, l'armée française se mit en mouvement sur tous les points ; son avant-garde chassa les corps alliés en observation sur la rive occidentale de la Sambre ; elle s'avança ensuite sur Charleroi ; cette ville était défendue par les Prussiens sous le général Ziethen, qui fut enfin obligé de se retirer sur le grand village de Gosselies. Là, sa retraite fut coupée par la seconde division de l'armée française, et Ziethen prit la route de Fleurus, par laquelle il rejoignit l'armée prussienne près des villages de Ligny et de Saint-Amand. Le général prussien avait cependant suivi ses ordres, en faisant une résistance assez prolongée pour donner le temps de prendre l'alarme. Dans l'attaque et la retraite, il perdit quatre ou cinq pièces de canon et un nombre considérable d'hommes tués ou blessés.

Ce mouvement dévoilait le plan de Napoléon ; il était à la fois bien combiné et aventureux. Ses forces étaient inégales pour

soutenir un combat avec les armées réunies de Blücher et de Wellington ; mais en se faisant jour pour séparer un de ses ennemis de l'autre, il aurait l'avantage d'agir contre chacun d'eux individuellement avec toutes ses forces, tandis qu'il pourrait réserver assez de troupes détachées pour tenir l'autre en échec. Pour accomplir cette manœuvre habile, il était nécessaire d'avancer sur une partie de l'avant-garde anglaise, qui occupait la position de Quatre-Bras, et sur le poste encore plus avancé de Frasnes, où quelques troupes de Nassau étaient stationnées. Mais l'extrême rapidité des marches forcées de Napoléon avait en quelque sorte prévenu l'exécution de son plan, en dispersant tellement ses troupes, que dans un temps où chaque heure était comptée, il fut forcé de rester à Charleroi jusqu'à ce qu'il eût rassemblé son armée fatiguée par une longue marche.

Cependant Ney fut envoyé contre Frasnes et Quatre-Bras ; mais les troupes de Namur gardèrent leur poste le soir du 15. Il est possible que le maréchal français eût réussi s'il avait attaqué Frasnes avec toutes ses forces ; mais entendant une canonnade dans

la direction de Fleurus (qui était celle de l'affaire de Ziethen), il détacha une division pour soutenir les Français de ce côté. Ney fut réprimandé pour avoir suivi son propre jugement au lieu d'une obéissance exacte aux ordres qu'il avait reçus. Cette circonstance contraste d'une manière curieuse avec l'aventure de Grouchy, sur qui Napoléon rejeta tout le blâme de la défaite de Waterloo, parce qu'il avait suivi ses ordres exactement en pressant les Prussiens à Wavres, au lieu d'en être détourné par la canonnade qui se faisait entendre sur sa gauche.

La manœuvre méditée par Napoléon échoua de cette manière, quoiqu'elle eût été bien près du succès. Il persista cependant dans son dessein de séparer, s'il était possible, l'armée anglaise de celle des Prussiens.

Le général anglais eut connaissance de la marche des Français, à Bruxelles, le 15, à six heures du soir; mais cette nouvelle n'était pas assez certaine pour l'engager à mettre son armée en mouvement, lorsqu'une fausse mesure aurait pu avoir des suites irréparables. La même nuit, vers onze

heures, des relations sûres annoncèrent à Bruxelles que l'avant-garde des Français était sur la ligne de la Sambre. Des renforts furent aussitôt dirigés sur Quatre-Bras; le duc de Wellington y arriva en personne le 16 de grand matin, et se rendit aussitôt de cette position à Brie, où il eut une conférence avec Blücher. Il parut alors que l'armée française tout entière allait être dirigée contre les Prussiens.

Blücher était préparé à la recevoir: trois de ses divisions, au nombre de quatre-vingt mille hommes, avaient gagné une position sur une chaîne de hauteurs peu élevées, s'étendant de Brie à Sombref; en avant de leur ligne étaient les villages du grand et du petit Saint-Amand, et celui de Ligny, qui tous étaient fortement défendus. Par l'extrémité de sa droite, Blücher pouvait communiquer avec les Anglais à Quatre-Bras, où était le duc de Wellington, concentrant son armée autant que le permettait la distance. La quatrième division prussienne, celle de Bulow, stationnée entre Liège et le Hainaut, était à une trop grande distance pour arriver à temps, quoique

tous les efforts fussent faits dans ce dessein. Cependant Blücher résolut, malgré l'absence de Bulow, d'attendre la bataille dans cette position, comptant sur le soutien de l'armée anglaise, qui, par un mouvement de flanc sur la gauche, devait marcher à son secours.

Napoléon avait, sur ces entrefaites, arrêté son plan de bataille; il se détermina à laisser Ney avec une division de quarante-cinq mille hommes et des instructions, pour chasser les Anglais de Quatre-Bras, avant que leur armée fût concentrée et renforcée, et prévenir ainsi leur coopération avec Blücher, tandis que lui-même, avec le corps entier de l'armée, attaquerait la position prussienne à Ligny. Ney étant ainsi à la gauche des Français à Frasnes et à Quatre-Bras, et Buonaparte sur la droite à Ligny, une division commandée par d'Erlon, au nombre de dix mille hommes, servit comme centre de l'armée, et fut placée près de Marchiennes, où elle était à proximité pour marcher au secours de Ney ou de Napoléon, quel que fût celui qui eût besoin de son assistance. Comme deux ba-

tailles eurent lieu le 16 juin, il est nécessaire de donner une notion distincte de chacune d'elles.

La principale fut celle de Ligny. L'empereur des Français se trouva dans l'impossibilité de concentrer assez ses forces pour commencer l'attaque des Prussiens avant trois heures après midi. Alors il se jeta sur toute la ligne prussienne avec une fureur extraordinaire; après une attaque prolongée de deux heures, les Français n'avaient pu que s'emparer d'une partie du village de Saint-Amand. Cependant la position des Prussiens était si mauvaise, qu'une grande partie de leur armée s'étant retirée sur les hauteurs, et le reste occupant les villages qui sont au pied, les renforts envoyés à ces derniers furent nécessairement exposés, pendant leur descente au feu de l'artillerie française, placée au-dessous sur les prairies. Malgré ce désavantage, dont les Prussiens souffrirent beaucoup, Napoléon trouva si douteuse l'issue de l'engagement, qu'il fit avancer la division d'Erlon, qui, nous le répétons, était stationnée près de Marchiennes, à mi-chemin de Quatre-Bras et de Ligny. En même

temps, ayant remarqué que Blücher réunissait ses réserves sur Saint-Amand, il changea son point d'attaque, et dirigea toutes ses forces contre Ligny, dont il s'empara après une résistance longue et désespérée. La garde impériale, soutenue par la grosse cavalerie, monta la hauteur, et attaqua la position prussienne en arrière de Ligny. Les réserves de l'infanterie prussienne ayant été dépêchées à Saint-Amand, Blücher n'eut d'autre ressource pour repousser l'attaque, que celle de la cavalerie; il se mit à sa tête, et chargea avec la plus grande résolution, mais sans succès. Cette cavalerie de Blücher fut mise en déroute.

Le prince maréchal, en dirigeant sa retraite, fut enveloppé dans une charge de cavalerie, son cheval tué d'un coup de canon, et lui-même renversé. Son aide-de-camp s'élança auprès du vétéran, déterminé à partager son sort. Il eut la précaution de jeter sur lui un manteau pour empêcher qu'il ne fût reconnu par les Français. Les cuirassiers ennemis passèrent par-dessus lui, mais furent repoussés et poursuivis à leur tour par la cavalerie

prussienne ; alors seulement cet intrépide vieillard fut relevé et remonté. La mort ou la prise de Blücher, dans ce moment important, aurait eu de funestes résultats sur l'événement de la campagne, car on peut douter qu'après cette malheureuse journée, rien au monde eût pu persuader l'armée prussienne, privée de l'influence personnelle et des opérations de ce général, à combattre le 18 juin. Secouru et remonté, Blücher dirigea sa retraite sur Tilly, et l'acheva sans être inquiété par l'ennemi, qui ne continua pas ses poursuites au-delà des hauteurs que les Prussiens avaient été contraints d'abandonner.

Telle fut la bataille de Ligny, dans laquelle les Prussiens, comme l'a dit avec vérité Blücher, perdirent le champ de bataille, mais gardèrent leur honneur. La victoire ne fut suivie d'aucune de ces circonstances décisives qui avaient coutume de marquer les succès de Buonaparte. Il n'y eut point de corps coupés ou dispersés ; aucun régiment ne prit la fuite ou ne jeta ses armes ; aucune ligne de défense ne fut forcée ; aucun avantage durable ne fut gagné ; surtout il n'y eut pas un homme

qui manqua de courage ou de résolution. On croit que les Prussiens perdirent, dans cette sanglante action, au moins dix mille hommes. *Le Moniteur* élève le nombre des morts et des blessés à quinze mille, et le général Gourgaud, écrivant sous la dictée de Napoléon, et mécontent de ce calcul, déjà fort libéral, évalue la perte des Prussiens à non moins de vingt-cinq mille hommes¹. Cependant l'empereur des Français avait frappé un grand coup, accablé un ennemi opiniâtre et infatigable, et ouvert enfin la campagne sous des auspices favorables. Néanmoins l'avantage que Napoléon pouvait avoir retiré de la retraite des Prussiens, fut grandement diminué par le succès tout-à-fait indifférent de Ney contre les forces de lord Wellington. Nous allons donner quelques détails sur cette seconde action.

Frasnes avait été évacué par les Anglais, qui, dans la matinée du 16, se trouvaient établis à Quatre-Bras, point important, parce que quatre chemins en partent dans

¹ La perte des vainqueurs fut, d'après les relations officielles, portée à trois mille hommes, nombre qu'il faudrait plus que tripler.

différentes directions, de sorte que le général anglais pouvait communiquer par sa gauche avec la droite prussienne à Saint-Amand, et de plus il avait derrière lui une chaussée découverte pour se retirer. A la gauche de la chaussée, conduisant de Charleroi à Bruxelles, est un bois appelé *bois de Bossu*, qui, pendant toute la matinée, fut vivement disputé par les tirailleurs des deux côtés, mais à la fin emporté par les Français, qui s'y maintinrent un moment. Environ à trois heures de l'après-midi, la principale attaque commença, mais fut repoussée; néanmoins l'infanterie anglaise, et particulièrement le quarante-deuxième des Highlanders, eut beaucoup à souffrir d'une charge inattendue de lanciers, dont l'approche leur avait été dérobée par la nature du sol, entrecoupé de haies, et couvert de seigle encore en gerbes. Deux compagnies de ces Écossais, qui n'avaient pas eu le temps de se former en bataillon carré, furent taillées en pièces; les autres se replièrent en désordre, et en harcelant toujours les lanciers. Alors Ney tenta une charge générale de cavalerie; mais il fut reçu avec un feu si bien

nourri de la part de l'infanterie anglaise, joint à une batterie de deux canons, qu'il ne put le soutenir. Toute la chaussée était jonchée d'hommes et de chevaux, et les fugitifs qui se sauvèrent à l'arrière-garde, annoncèrent la perte d'une action qui était loin d'être décidée, attendu que les Anglais avaient peu d'infanterie et d'artillerie, quoique des renforts de l'une et de l'autre fussent près d'arriver.

Les Français, comme on l'a déjà remarqué, s'étaient emparés vers les trois heures, du bois de Bossu, et en avaient chassé les Belges. Eux-mêmes furent chassés à leur tour par les gardes anglaises, qui résistèrent successivement à toute tentative faite par les Français pour pénétrer dans le bois durant le jour.

Comme les renforts anglais arrivaient les uns après les autres, Ney sentit le besoin d'augmenter ses forces, et envoya demander du secours à la division d'Erlon, postée, comme on l'a dit, près de Marchiennes; mais ces troupes avaient précisément reçu ordre de secourir la propre armée de Buonaparte. Cependant, comme l'affaire de Ligny était finie avant qu'elles

arrivassent, la division fut renvoyée vers Frasnes, au secours de Ney; mais alors cette bataille se trouvait également terminée, et ainsi les troupes d'Erlon marchèrent d'une aile de l'armée à l'autre sans tirer un coup de fusil durant tout le jour. La bataille de Quatre-Bras se termina à l'entrée de la nuit. Les Anglais restèrent en possession du terrain qu'ils avaient défendu avec tant d'opiniâtreté, parce que le duc de Wellington, persuadé que Blücher maintiendrait son poste à Ligny, désirait que les deux armées gardassent la ligne de communication qu'elles avaient occupée le matin.

Mais les Prussiens, évacuant tous les villages qu'ils possédaient dans le voisinage de Ligny, avaient concentré leurs forces pour se retirer sur la rivière de la Dyle, dans le voisinage de Wavres. Par ce mouvement rétrograde, ils se trouvaient placés à environ six lieues en arrière de leur première position, et s'étaient unis à la division de Bulow, qui n'avait pas été engagée dans l'affaire de Ligny. Blücher avait effectué sa retraite, non-seulement sans être poursuivi par les Français, mais même sans qu'ils sussent

pendant quelque temps dans quelle direction il était allé.

Cette incertitude sur les mouvemens de Blücher occasiona dans ceux des Français une hésitation qui fut suivie de fâcheuses conséquences. Napoléon, ou le général Gourgaud sous son nom, ne craint pas d'affirmer que la cause de ce retard fut le maréchal Grouchy, à qui il avait confié le soin de poursuivre la retraite des Prussiens. « Si le maréchal Grouchy, dit l'accusation, eût été à Wavres le 17, et en communication avec ma droite (c'est Napoléon qui parle), Blücher n'aurait pas osé envoyer un seul détachement de son armée contre moi le 18; s'il l'eût osé, je l'aurais battu. » Mais la défense du maréchal nous paraît triompher de cette accusation. Grouchy dit qu'il chercha l'empereur dans la nuit du 16, aussitôt que la retraite des Prussiens eut commencé, mais qu'il ne put le voir, jusqu'à ce qu'il retournât à Fleurus; qu'il n'obtint aucune réponse à sa demande de quelque infanterie, pour aider sa cavalerie dans la poursuite de Blücher et de son armée en retraite; que seulement on lui fit savoir qu'il recevrait

des ordres le lendemain. Il revint donc au quartier-général le 17 au matin, persuadé qu'il était d'une grande importance de poursuivre les Prussiens et de les serrer de près, mais il ne put voir Buonaparte avant sept heures et demie, et fut obligé de le suivre sur le champ de bataille de la veille, avant d'avoir reçu ses commandemens. Napoléon s'entretint de différens sujets avec plusieurs personnes sans donner aucun ordre à Grouchy jusqu'à près de midi, lorsqu'il prit la résolution subite d'envoyer le maréchal avec une armée de trente-deux mille hommes, non sur Wavres, car il ne savait pas que les Prussiens avaient pris cette direction, mais avec la mission de poursuivre Blücher quelque part qu'il pût avoir été. En dernier lieu, Grouchy assure que les troupes de Gérard et de Vandamme, qu'il commandait, ne furent pas prêtes à se mettre en marche avant trois heures; ainsi, d'après cette relation très-claire du maréchal Grouchy, les premiers ordres pour la poursuite de Blücher ne furent donnés que le 17 vers midi, et les troupes ne furent pas en état de leur obéir avant trois heures. Grouchy

fait porter le blâme de ce délai sur Excellmans et Gérard qui commandaient sous lui. Au résultat, son corps ne bougea pas jusqu'au 17 à trois heures après midi.

Sa marche une fois commencée ne pouvait être dirigée sur Wavres avec la certitude de rencontrer Blücher. Les premières traces qu'il put surprendre des Prussiens, faisaient croire au contraire qu'ils s'étaient retirés vers Namur, ce qui engagea Grouchy à opérer sa poursuite dans cette dernière direction, et occasiona la perte de quelques heures. Du concours de toutes ces raisons, le maréchal déduit bien clairement qu'il lui eût été impossible de se rendre à Wavres dans la soirée du 17 juin; parce qu'il ne reçut pas l'ordre de s'y rendre avant midi, et que ses troupes ne furent pas prêtes avant trois heures; et que, de plus, ni Napoléon, ni son général n'avaient aucune raison de penser que Wavres fût réellement le point de la retraite de Blücher. Ce ne fut que lorsqu'il trouva les Anglais résolus à s'arrêter à Waterloo, et les Prussiens déterminés à communiquer avec eux, que Napoléon s'aperçut du plan arrangé entre Wellington et Blücher, de

concentrer les armées prussiennes et anglaises à Waterloo. C'était l'énigme d'où dépendait son destin, et il ne put pas la résoudre. Mais Napoléon jugea plus commode de jeter le blâme sur Grouchy que de reconnaître que lui-même avait été surpris par les circonstances fatales et imprévues dans lesquelles il se trouva le 18.

Quoi qu'il en soit, après avoir détaché Grouchy à la poursuite des Prussiens, Napoléon lui-même se dirigea par un mouvement oblique vers Frasnes, et là il se réunit avec le corps commandé par le maréchal Ney. Son dessein était d'attaquer le duc de Wellington, qu'il s'attendait encore à trouver dans sa position de Quatre-Bras.

Mais environ à sept heures du matin, le duc ayant reçu avis de la retraite du prince-maréchal à Wavres, commença de son côté une retraite sur Waterloo, afin de recouvrer sa communication avec les Prussiens, et de reprendre l'exécution du plan de coopération qui avait été, jusqu'à un certain point, déconcerté par l'irruption soudaine des Français et la perte de la bataille de Ligny par les Prussiens. La re-

traite fut conduite avec le plus grand ordre, quoique ce mouvement, comme il est d'ordinaire, déplût considérablement aux soldats. Les nouvelles de la bataille de Ligny s'étaient répandues dans les rangs, et les plus hardis n'auraient pu espérer que les Prussiens fussent capables de renouveler l'engagement. Le temps était affreux, la pluie tombait par torrens, ce qui rendit les terres labourables impraticables à la cavalerie; circonstance favorable aux Anglais, parce que leur marche se trouva ainsi à l'abri des attaques de la cavalerie française, qui ne put faire aucune opération au-delà de la chaussée.

Cependant, à Gennape, petite ville où un pont étroit sur la Dyle ne peut être approché que par une rue avoisinante, l'arrière-garde anglaise éprouva une attaque, que la cavalerie légère ne réussit pas à repousser; mais la grosse cavalerie étant entrée en ligne, repoussa les Français, qui n'inquiétèrent plus ce jour-là l'arrière-garde de l'armée.

A cinq heures du soir, le duc de Wellington arriva dans la mémorable plaine de Waterloo, qu'il avait long-temps aupa-

ravant fixée comme la position dans laquelle, en cas de certains événemens, il voulait s'arrêter pour couvrir Bruxelles.

La scène où se passa ce drame célèbre doit être familière à la plupart des lecteurs, soit par description, soit par souvenir. L'armée anglaise occupait une chaîne de hauteurs s'étendant depuis un ravin et un village appelé Merke-Braine sur la droite, jusqu'à un hameau nommé Ter-la-Haye sur la gauche. Vis-à-vis ces hauteurs, est une autre chaîne parallèle, sur laquelle les Français s'étaient postés. Entre ces deux chaînes se déroule une petite vallée dont la largeur varie, mais n'excède pas généralement un demi-mille. Des deux côtés, la pente qui conduit à la vallée varie également, mais elle est toujours douce, quoique diversifiée par les inégalités onduleuses du sol. La campagne est entre-coupée par deux grands chemins ou chaussées conduisant à Bruxelles, l'un de Charleroi par Quatre-Bras et Gennape, qui venait de servir à la retraite de l'armée anglaise, l'autre de Nivelles : ces chemins traversent la vallée et se rejoignent près du village de Mont-Saint-Jean, où était l'arrière-garde de l'armée anglaise. La ferme de Mont-

Saint-Jean, que l'on doit bien distinguer du hameau, était beaucoup plus près de l'avant-garde anglaise que ce dernier. Sur la chaussée de Charleroi, en tête de la ligne, il y a une autre ferme appelée la Haye-Sainte, située au pied du coteau par lequel on descend dans la vallée. Sur la chaîne d'éminences qui est vis-à-vis, un village appelé la Belle-Alliance donne son nom à toute la ligne de hauteurs. Il est exactement en face de Mont-Saint-Jean. Ces deux points formaient les centres respectifs des positions française et anglaise.

Une maison de campagne flamande, de vieille construction, appelée Goumont ou Hougomont, était au milieu de la vallée environnée de jardins, de petits bâtimens, et d'un bois de hêtres de haute futaie, ayant environ deux acres d'étendue. Derrière les hauteurs de Mont-Saint-Jean, le sol s'incline encore dans un creux qui servit comme d'asile à la seconde ligne des Anglais; sur les derrières de cette seconde vallée est la grande et vaste forêt de Soignes, que traverse la chaussée par où on va à Bruxelles. C'est sur cette route, à deux milles en arrière de l'armée anglaise, qu'est située la petite ville de Waterloo.